

GALILEO GALILEI

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — COURRIER DES THÉÂTRES, par Mme la comtesse Dash. — MACHINE A COUDRE DE FAMILLE : LA SILENCIEUSE. — SOUVENIRS DE VOYAGE (suite), par Mme la vicomtesse de Renneville. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE COSTUMES D'ENFANTS

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Qu'est devenu le chevalier Printemps ? — Rien n'est plus à sa place. — Les hommes et les astres ont le vertige. — Qui sauvera la France ? — Les départements de la Réclame. — Le Longchamp d'autrefois et le bois de Boulogne d'aujourd'hui. — Que va-t-on faire après Pâques ? — Le printemps dans les Pyrénées. — Ouverture de Bagnoles-de-l'Orne le 15 mai. — Les eaux thermales de France vont remplacer les eaux d'Allemagne. — Projets de plaisir avant la saison des voyages. — Le concert Roger à l'hôtel Pilté. — Un acrostiche pour la Sainte-Gabrielle. — Un bijou breton. — Le drapeau du comte de Charette. — Médailles de première communion et médailles de mariage. — Un ami de la France. — Sermon de charité en faveur des crèches. — La valse, la *Bénédictine* par M. Arsène Bosquet. — Les bouquets de roses thé de Mme Duluc.

Hélas ! qu'est devenu le chevalier Printemps ?... L'a-t-on arrêté pour cause d'insurrection, étant arrivé avant la date qui lui était assignée par la nature ? Mais depuis le 21 mars, c'est à qui le cherche et ne le trouve pas. Pauvre chevalier ! Il était arrivé tout pimpant et tout coquet avec un bouquet de violettes à sa boutonnière. Il attendait autrefois le muguet, qui était sa fleur favorite, mais aujourd'hui les saisons et les opinions sont bouleversées. Rien n'est à sa place ; les astres et les hommes ont le vertige. Le printemps arrive en hiver, et la neige et la grêle en plein printemps. A qui peut-on s'en prendre ?... Il faut se résigner

et courber la tête. Le bon Dieu n'est pas content de nous, il nous châtie en raison de nos fautes. Encore, si nous étions contrits et repentants !... Ah ! bien oui !. . Non-seulement nous sommes prêts à recommencer, mais nous continuons à nous bercer dans notre égoïsme et à nous endormir dans les délices du bien-être et du plaisir. Demandez un sacrifice réel, on ne le fera pas. Exigez que Mme *** vende ses diamants et que M. un tel n'aille pas se ruiner au cercle, au profit du rachat du territoire, et l'on vous traitera de radical et d'insensé.

Paris a repris son train et l'allure de ses plaisirs. Sans les ruines béantes qui se dressent encore comme les squelettes de la Commune et du feu, on aurait oublié les Prussiens depuis longtemps. Deux ans ont passé sur cette guerre fatale. Deux ans sont une éternité pour les Parisiens, qui sont les Athéniens de la décadence. Sans les ruines de Paris et sans la Commune, on songerait peut-être à retourner aux eaux d'Allemagne. On dirait que les éventualités de la guerre ont tourné contre nous, mais que nous en aurions fait tout autant, si ce n'est pis, si nous avions été vainqueurs. La France sait mieux qu'une autre qu'elle fait une halte sur un volcan, mais elle s'y repose sans prévoir l'heure à laquelle le cratère s'entr'ouvrira.

Tel est le caractère français. L'imprévoyance ! L'Anglais nous est supérieur par son tempéra-

ment froid et concis; le Prussien, par sa ténacité et son abnégation personnelle. La Prusse avait juré qu'elle se vengerait de la France. Elle a tenu parole. Quand viendra notre tour? Le règne des avocats et des phraseurs fera-t-il place aux gens de guerre? Aurons-nous une épée flamboyante et vengeresse qui entraînera nos légions françaises sur les bords du Rhin, pour reconquérir nos deux chères provinces, l'Alsace et la Lorraine? La France demande un sauveur, en surgira-t-il un? En attendant, les fêtes, les réunions, les dîners et la réclame continuent.

Que parlons-nous de nos provinces concédées par la force des armes!... Et pourquoi les pleurer, quand la Réclame nous donne des départements inattendus: *les départements de la soierie*. Vous ne vous y attendiez certes pas, ni moi non plus. Quelle belle et glorieuse France, n'est-ce pas, qui va ajouter désormais à son territoire décimé les départements de la soierie, du calicot, du lainage, de la bonneterie et des parapluies? Et pourquoi ce nom de département à des magasins et des comptoirs industriels? Pour appeler l'attention futile des Parisiennes et des provinciales, qui vont trouver très jolie et très originale cette réclame départementale. — Allons-nous promener dans le département de la soierie, se diront-elles; et, en guise de préfets et de sous-préfets, elles trouveront de beaux commis posant en Adonis, avec la raie au milieu de la tête, la moustache assassine, l'œil velouté par le noir indien et la bouche en cœur et purpurine, grâce à l'incarnat de Violet. Si les cantatrices parviennent, au théâtre, à devenir princesses, duchesses, marquises, comtesses et baronnes, Messieurs de la nouveauté trouvent sur le piédestal de leurs comptoirs de soieries et de lainages de jolies femmes qui les épousent et qui leur apportent en dot des millions.

Il n'y a pas eu de Longchamp, comme bien vous peusez. Longchamp était mort avant la guerre et le siège de Paris, il ne pouvait pas ressusciter après la Commune. L'impératrice Eugénie, qui était très pieuse, avait consacré la semaine sainte à la prière et ne se montrait au bois de Boulogne que le lundi de Pâques. Le grand monde avait suivi l'exemple de la souveraine, et c'est pourquoi il n'y avait plus de Longchamp. Aujourd'hui, qu'irait-on faire au bois en grande tenue de gala? Il se fait toujours de somptueuses et luxueuses robes, mais elles n'osent pas se produire au dehors et elles partent pour l'étranger, quand elles ne restent pas à Paris, comme toilettes de salons et de réceptions.

Les théâtres, les tribunaux et la salle des ventes

composent un Paris tout nouveau et tout exceptionnel.

On va au théâtre pour se distraire, pour oublier et beaucoup par habitude, puisque les portes sont ouvertes. On suit les tribunaux parce qu'ils mettent en relief des procès plus ou moins scandaleux, où l'honneur de la France est en jeu et sombre avant d'arriver au port. Et l'on entre dans la salle des ventes parce que c'est très grand seigneur d'acheter des tableaux très cher et de prouver qu'on est toujours millionnaire.

Chacun se demande ce qu'il va faire. Faut-il rester à Paris? Faut-il partir au moment de la floraison des lilas? Si nous avions un nid à la campagne, nous n'hésiterions certes pas, et ce serait avec un bonheur extrême que nous assisterions à l'éclosion des bourgeons et de la nature. C'est ce que nous avons fait l'année dernière, à pareille époque, dans les Pyrénées. Nous avons vu le poétique vallon de Salut, à Bagnères-de-Bigorre, sortir de son linceul de neige et redevenir verdoyant et fleuri. Et quelle verdure et quelles fleurs!... De larges pâquerettes blanches au cœur d'or; des glayeu's s'épanouissant en gobelets roses comme du Bohême; des clochettes bleuâtres s'épandant comme autant de grelots d'azur; des pieds d'allouette s'élançant en aigrette; des campanules d'un bleu de Sèvres velouté, servant de gobelet pour boire dans les ruisseaux. Souvenirs charmants et aimables qui me parfument encore le cœur et la pensée et dont j'aurais joui bien davantage dans des circonstances moins pénibles et moins douloureuses que celles que nous traversons à cette époque sanglante de la Commune.

Les villes d'eaux thermales, présentant ces départements hâtifs, vont ouvrir à partir du 15 mai leurs fontaines miraculeuses.

Tous ceux qui avaient l'habitude d'aller aux eaux d'Allemagne vont consulter le *Guide aux eaux minérales* du docteur Constantin James, pour savoir quelle est l'eau thermale de France qui peut remplacer l'eau thermale d'Allemagne qu'ils avaient l'habitude de prendre. Les habitués de Wiesbaden, de Naheim et d'Ems iront à Bagnoles-de-l'Orne, dans la Suisse normande, c'est-à-dire dans le site le plus pittoresque et le plus accidenté de la Normandie.

Nous avons passé deux saisons à Bagnoles-de-l'Orne et nous pouvons en parler avec conviction et reconnaissance. Si Bagnoles-de-l'Orne eût été en Allemagne, au lieu d'être situé sur les limites de la Mayenne, la fée d'Andaine eût passé pour produire des miracles et pour guérir radicalement de l'anémie, des rhumatismes, des maladies d'es-

tomac et des affections de la peau. C'est ce qu'elle fait depuis bien des siècles, car il faut remonter à Marguerite de Navarre, la Marguerite des Marguerites et la Muses des Muses, pour suivre les destinées plus ou moins glorieuses de Bagnoles-de-l'Orne. « Nul n'est prophète dans son pays, » a-t-on dit souvent. Cet axiome est vrai. Les eaux d'Allemagne ont cette supériorité sur les nôtres de ne pas être en France et d'avoir des casinos mieux agencés et des hôtels plus splendides que les nôtres. Quant aux eaux thermales, elles ne sont que le point secondaire de la cure et de la guérison. En France, nous procédons tout autrement : l'établissement thermal d'abord, les casinos et les plaisirs ensuite. C'est pourquoi Bade et Ems avaient une attraction si grande : on s'y amusait, on s'y retrouvait ; on ne buvait pas à Bade une seule goutte d'eau, mais on y trouvait les fêtes principales organisées par M. Dupressoir et les émotions du trente-et-quarante.

Qu'il en soit ainsi à Aix-les-Bains, à Vichy, à Bagnières-de-Bigorre, à Pau, à Enghien, à Bagnoles-de-l'Orne, et les eaux thermales de France auront une réputation plus universelle que les eaux d'Allemagne.

La jolie petite ville d'Aix-les-Bains, en Savoie, le comprend si bien qu'elle sollicite le privilège dont elle jouissait autrefois, alors que la Savoie n'appartenait pas à la France.

Vichy peut rivaliser pour le luxe et le confort avec les villes d'Allemagne ; mais nous n'avons qu'une seule ville à opposer à nos ennemis. Le Parisien et l'étranger aiment le plaisir et le luxe. Tous deux boivent la distraction en guise de verre d'eau. S'ils s'ennuient dans un endroit, quelque ravissant qu'il soit, ils n'y reviendront jamais. Il faut donc que les eaux thermales de France fassent de grands efforts pour attirer tous ceux qui ne sont pas malades. Ceux qui souffrent sérieusement ont l'intuition des eaux qui doivent les guérir. Peu leur importe qu'on s'y amuse. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est la guérison et la santé. Il y aura donc forcément cette année affluence de monde aux eaux thermales de France et aux plages maritimes. Nous commencerons notre saison d'été par Bagnoles-de-l'Orne, et nous engageons toutes nos lectrices à venir nous y retrouver. Nous avons parcouru les Alpes et les Pyrénées, et nous accordons à Bagnoles-de-l'Orne d'être une Suisse en miniature, avec son sol tourmenté et volcanique, ses ravins, son torrent, ses blocs de rochers, ses aiguilles gigantesques et son bois de sapins échelonné en amphithéâtre.

L'établissement thermal de Bagnoles-de-l'Orne ne laisse rien à désirer. Sa grande piscine à eau

courante est la plus vaste qui existe en France. Il ne manque à Bagnoles que des villas, des hôtels, des distractions et des plaisirs.

Nous comptons bien y arriver pour la floraison des rododendrons sauvages qui s'y épanouissent sans culture comme sur le sommet des Alpes. Ce qui est encore charmant, ce sont les genêts d'or et les bruyères d'un rose tendre à collerette tuyautée qui fleurissent sur la crête des rochers. Il n'est pas indifférent de trouver à six heures de Paris et sur la route de la mer une nature primitive, sauvage et accidentée.

En attendant qu'on prenne une résolution définitive, Paris fait mine de s'amuser. Il danse à huis-clos de temps à autre, en priant la chronique de ne pas s'en préoccuper. C'est ainsi qu'on a procédé le lundi de Pâques chez un très riche banquier de la rue de l'Arcade. On a d'abord fait de la musique. On a joué la comédie *En Wagon*, de Vercousin, qui a été très spirituellement conduite par M. et Mme Chanderat, qui est une très jolie blonde et fille de Delannoy, ce qui, loin de nuire à son talent, n'a fait qu'y contribuer. Puis *les Brebis de Panurge*, de MM. Halévy et Meilhac. Les acteurs ont déployé tant d'intelligence et de brio qu'on aurait pu se croire au théâtre. M. Leroy, du Vaudeville, Mme Chanderat et Mme Richault ont été applaudis comme ils le méritaient. Mme Richault, tout en jouant en femme du monde qu'elle est, a conservé le talent d'une véritable comédienne. Aussi de tous côtés est-elle sollicitée pour organiser des concerts et des fêtes de bienfaisance. Mercredi dernier, c'était chez la comtesse de Béhague. La semaine prochaine, ce sera chez la duchesse de Grammont.

Quant aux toilettes de bal, elles étaient très luxueuses. Beaucoup de dentelles et de diamants. Une très belle robe de faille blanche, brodée de branches de lilas, et sur laquelle voltigeaient des hirondelles, annonçait le retour du printemps. Cette robe signée : *Worth*, était très originale et très admirée.

Citons encore, le dimanche d'après Pâques, une grande réception à Neuilly, chez M. le comte d'Osmond, qui, pour cette circonstance exceptionnelle, a fait improviser dans ses salons une ravissante salle de spectacle, où des artistes d'élite ont joué deux comédies inédites. Tout le Paris élégant qui est à Paris assistait à cette soirée.

Des bruits mondains circulent dans l'air. On parle de fêtes élégantes données par l'aristocratie française et étrangère. Se réaliseront-elles ? D'après le journal *le Sport*, lord Lyons donnerait avant la saison des voyages et des pérégrinations campagnardes une série de réceptions. Le duc de

Doudeauville ouvrirait son hôtel à deux battants pour une fête splendide. La comtesse de Béhague organiserait des matinées. Et Monseigneur le duc d'Aumale reprendrait le cours de ses diners et aurait des raouts et des réceptions jusqu'à la date du Derby de Chantilly.

Mme la comtesse Périère Pilté, qui a reçu tous les lundis soirs dans ses beaux salons de la rue de Babylone l'élite du monde diplomatique, financier et artistique, a bien voulu mettre son hôtel à la disposition de Roger, qui organise pour le samedi 13 avril un magnifique concert, dans lequel on entendra les premiers artistes en renom. Ce qu'il y a de plus piquant et de plus nouveau, c'est que les invitations se feront par lettres. Chaque invitation sera de 20 francs. La réunion sera des plus brillantes et des mieux choisies. Que de jolies femmes, de toilettes printanières et de brillants ! C'est à qui voudra prouver à Roger toute la sympathie qu'il inspire.

Le mois dernier, on fêtait la Sainte-Gabrielle chez une aimable femme de nos amies, Mme la comtesse Dash, qui vient de publier plusieurs romans nouveaux à la Librairie-Nouvelle du boulevard Montmartre, et qui signe des articles culinaires très spirituels et très bien faits, dans la « Fantaisie-Parisienne », sous le nom de Chanoine. Qu'en dira le baron Brisse ? Voilà un rival redoutable, car le Chanoine préconise la cuisine raffinée et élégante plutôt que la cuisine populaire.

Il y avait à ce dîner de très spirituels convives, entre autres, M. Barbey d'Aurevilly (retour de Normandie), Mme Jeanne d'Astorga, directrice du journal la « Fantaisie-Parisienne », et M. de Saint-Maur, qui a improvisé l'acrostiche suivant en l'honneur de Gabrielle :

Gais bouquets de sa fête, allez, grands et petits,
 A la sainte du jour présenter vos hommages !
 Bon dîner, francs amis et gracieux visages
 Réjouissent les cœurs comme les appétits,
 Il nous faut quelquefois en cette triste vie
 Echapper aux ennuis de la réalité ;
 Le Chanoine à sa table aujourd'hui nous convie,
 Le ciel le bénira de cette noble envie,
 Et c'est pourquoi je bois son vin à sa santé.

Après les sinistres événements qui se sont accomplis, on doit remercier Dieu de se retrouver, de se compter et de faire des vœux pour le rachat et le bonheur de la France. La souscription patriotique poursuit son œuvre européenne et les bijoux Alsace-Lorraine, que Marc Gueyton sème par toute la France, viennent dire à ceux qui pourraient oublier : « Souvenez-vous !... » Il est encore un nouveau bijou, une pendeloque, un médaillon, que Marc Gueyton dédie aux da-

mes de Bretagne en souvenir de leur pieux dévouement.

Il est entouré d'un cordon avec des Hermines (animal parlant) se terminant par une Hermine, avec la devise si chère aux Bretons (*A ma Vie*). Ce cordon est entrelacé d'un ruban, avec cette devise bretonne :

POTIUS MORI QUAM FEDARI

D'un côté les armes de la Bretagne ; de l'autre les armes de la ville de Rennes, avec leurs supports et couronnes surmontés du fanion (drapeau que les dames de Bretagne ont brodé elles-mêmes pour les volontaires de l'Ouest. Comme bélière, c'est une Hermine héraldique dans laquelle on passe le velours pour suspendre le médaillon au cou.

Le prix de cette pendeloque est de 30 fr. et de 35 fr., en vermeille émaillée avec médaillon de verre.

Marc Gueyton vient également de dédier aux premières communiantes une très jolie croix en émail au prix de 15 fr., et des médailles depuis 5 fr., 12 fr., 20 fr. et 50 fr., dont nous décrivons le travail artistique dans notre prochain courrier, et qui pourront se porter comme bijou, au lieu d'être reléguées dans un tiroir. En même temps, nous vous parlerons d'une médaille de mariage qui ressortira de la banalité de toutes les autres médailles, et que toutes les jeunes fiancées voudront avoir.

Peut-être Marc Gueyton nous en voudra-t-il de notre indiscrétion ; mais nous avons été vivement émue en voyant dans son musée, 8, place de la Madeleine, une grande quantité de petits drapeaux émaillés disposés en médailles, avec cette inscription : « Sacré cœur de Jésus, sauvez la France !... C'est M. le comte de Charette qui a commandé à Marc Gueyton cette médaille commémorative et qui l'offre aux braves soldats qui l'ont suivi dans cette guerre fatale et à tous ceux qui ont protégé nos armes et secouru nos soldats blessés et mourants. C'est un grand honneur que de recevoir le petit drapeau du comte de Charrette, car il est impossible de l'acheter.

Pauvres soldats français !... Ils se sont battus comme des lions et ils n'ont succombé qu'à la force. Combien ont accompli des prodiges de valeur qui ont fait l'admiration du monde entier, même de nos ennemis !

Quand le hasard nous fait connaître le nom de ceux qui nous ont tendu la main, nous sommes heureuse de l'inscrire et de payer notre part de la reconnaissance patriotique.

Il est en Bohême, tout près de la route qui relie Tépplitz à Carlsbad et à environ une lieue de la ville de Brux, des eaux minérales purgatives di-

tes *Eau de Pullna*. Ces sources appartiennent à M. Ulbrich qui s'est empressé, pendant que l'Allemagne nous écrasait et se ruait sur nous sans nous accorder une heure de répit, de mettre *gratuitement* à la disposition de nos soldats blessés toutes les eaux dont ils ont eu besoin. Il est vrai que Pullna est en *Au/riche* et non en *Prusse*. M. Ulbrich a été l'ami de la France. Donnons-lui la main et remercions-le.

La réputation des eaux de Pullna, qui s'étend aujourd'hui dans le monde entier, ne date guère que du commencement de ce siècle. Elle est due à un négociant de Brux, M. Adalbert Ulbrich qui, le premier, fit analyser ces eaux et, par des envois gratuits à toutes les maisons hospitalières, mit les médecins à même de constater leurs vertus médicinales. Grâce à son dévouement et à son intelligente activité, le nom de Pullna devint promptement synonyme d'eau purgative et acquit une renommée à laquelle son fils Antoine vient d'imprimer un nouveau retentissement.

C'est M. Antoine Ulbrich qui vient de se montrer l'ami de la France.

Et puisque nous parlons cœur et générosité, inscrivez, mesdames, sur vos tablettes, pour ne pas l'oublier, qu'une assemblée de charité aura lieu le dimanche 28 avril, à deux heures, dans l'église Saint-Roch, en faveur des crèches du diocèse. Le sermon sera prêché par M. l'abbé Jacquet, directeur de l'œuvre de l'adoption.

S'il vous est impossible d'assister au sermon, veuillez envoyer votre offrande au siège de la société, 47, rue Joubert, à M. Marbeau, président des crèches.

Comme le dit M. Marbeau, il appartient à la femme de régénérer la société; car les dames de Paris ont prouvé, non-seulement dans les crèches existantes, mais encore dans la société de charité maternelle, dans la société protectrice de l'Enfance, dans les ambulances et par la souscription nationale, qu'elles comprennent leurs devoirs envers Dieu, envers la patrie, envers l'humanité!

« Où n'est pas la femme, le pauvre gémit!... »

C'est pourquoi il faut que la femme riche et charitable aille d'elle-même au-devant des misères humaines pour les soulager.

Rien n'est plus intéressant et plus attendrissant que l'enfance. L'institution des crèches est l'une des œuvres les plus humanitaires de notre époque, et les mères laborieuses et honnêtes doivent bénir le nom de M. Marbeau.

Nous vous avons promis, pour le numéro du 16 avril, la valse: la *Bénédictine*, signée d'un jeune compositeur de talent, qui fut pendant plu-

sieurs saisons chef d'orchestre du Casino de Fécamp, M. Arsène Bosquet. Cette valse, la *Bénédictine*, est dédiée à Mlle *Hélène Legrand*, la fille du riche industriel qui continue l'œuvre des moines de l'abbaye de Fécamp, en propageant la *Bénédictine* dans les quatre coins du monde. La liqueur de la *Bénédictine* date de 1510; elle a des parchemins authentiques et précieux, et tout en étant la plus ancienne de toutes les liqueurs, elle est aujourd'hui la première de toutes, et pour les vrais amateurs et l'Académie de Médecine, elle passe avant la Chartreuse. Est-ce possible? nous dira-t-on.... Sans aucun doute. La *Bénédictine* ne se donne même pas la peine d'être la rivale de la Chartreuse, puisqu'elle est supérieure comme hygiène, comme parfum et velouté. Quand on boit la *Bénédictine*, on croit qu'elle contient beaucoup d'angélique. Il n'en est rien. Cette saveur exquise, qu'on ne peut définir, vient de l'arôme des plantes balsamiques s'épanouissant sur les falaises de Fécamp et imprégnées de brome, d'iode et de chlorure de sodium qui lui donnent des principes vivifiants, toniques et hygiéniques qu'aucune autre liqueur ne peut offrir.

Nos lectrices nous remercieront doublement de la valse de la *Bénédictine*, qu'elles danseront avec d'autant plus de plaisir qu'elle est légère, facile et entraînant comme la liqueur-même; et elles retiendront que le principal dépôt de la *Bénédictine* est à Paris, 76, boulevard Haussmann.

Terminons notre courrier en le fleurissant de roses thé.

La saison printanière des violettes de Parme est déjà finie à Nice, et la floraison des roses thé, qui s'épanouit en ce moment, annonce la saison d'été. Aimez-vous les roses?... Ah! chère chroniqueuse, pour qui nous prenez-vous? allez-vous toutes vous écrier... Ne pas aimer les roses!... Mais la rose est la reine des fleurs, quelle que soit sa forme et son coloris. La rose Pompon personnifie l'enfance de la rose. La rose de Bengale est simple et charmante comme la jeune fille qui s'ignore encore. La rose mousseuse est l'épanouissement de la beauté. La rose pourpre est impétueuse et passionnée. La rose blanche couronne les fiancées et fleurit sur la tombe des jeunes filles.

Quant à la rose thé, elle est élégante et fantaisiste. C'est la rose privilégiée de la grande dame et de la femme artiste. La rose thé a des délicatesses de coloris qu'aucune autre rose ne possède, et sa senteur a un arôme pénétrant qui va droit au cœur au souvenir. Mme Duluc, successeur d'phonse Kar, à Nice (Alpes-Maritimes), a remplacé les bouquets de violettes de
les bouquets de roses thé. C'est le

fiançailles, et les roses thé, mêlées à des branches de fleurs d'oranger et à des grappes de lilas blanc, composent le plus délicieux de tous les bouquets.

A l'occasion des fêtes de Pâques, M. le baron Adolphe de Rothschild a fait venir des jardins de Mme Duluc, à Nice, dans son hôtel de la rue de Monceau, à Paris, quatre splendides bouquets montés avec cet art suprême du langage des fleurs que possède l'amiable bouquetière nicoise.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Paris a repris son entrain de réclames. Quelle avalanche dans les grands journaux quotidiens! Et comment une provinciale peut-elle fixer son choix dans ce dédale de magasins qui prétendent vendre meilleur marché les uns que les autres, et tout donner pour rien? Si la réputation des Magasins du Louvre n'était pas établie depuis longtemps, on pourrait hésiter; mais il ne vient même pas à l'idée de ses clientes de lui faire une infidélité. Elles ont bien raison. Les Magasins du Louvre sont situées dans le centre élégant et industriel de Paris. Ils éditent la nouveauté la plus fantaisiste et la plus luxueuse, en même temps qu'ils fabriquent l'étoffe courante et bon marché, accessible à toutes les bourses. Les Magasins du Louvre embrassent toutes les spécialités de la toilette et de l'agencement d'une maison: le linge, les tentures, les tapis, les meubles les plus riches et les plus simples. Ils comprennent encore les fourrures, la draperie, la bonneterie, la ganterie, la mercerie. Ils tiennent comptoir de parapluies et d'ombrelles, de sacs de voyage, d'articles anglais et chinois, de coutellerie, d'articles de Paris, d'articles en cuir de Russie. Il y a de tout au Louvre, et l'on peut s'y promener une demi-journée sans avoir tout vu.

Les Magasins du Louvre ont commencé par dire, avec juste raison, qu'ils étaient les plus vastes du monde. Et tous les autres magasins, comme les clowns du Cirque, se sont agrandis tout d'un coup... dans leurs annonces.

Bien qu'il y ait un mois que l'exposition printanière soit ouverte dans les Magasins du Louvre, la même affluence féminine s'y porte encore. C'est que de tous les points de la province on organise un voyage dans les Magasins du Louvre, comme une partie de plaisir utile et récréative.

Il nous est impossible de passer en revue toutes les nouveautés printanières des Magasins du

Louvre. Nous ne pouvons en donner qu'un aperçu très succinct. Et dire que le Louvre a édité cent deux nouvelles créations ou modèles inédits qui lui appartiennent exclusivement, et qui sont ainsi répartis:

Manteaux de soie,	38	modèles différents.
Manteaux de cachemire,	44	»
Paletots de demi-saison,	14	»
Imperméables,	6	»

Nous avons parlé, dans notre courrier du 16 mars, des vêtements en cachemire. Nous nous occuperons aujourd'hui des paletots, des collets et des tuniques en poul de soie.

La série débute par les articles suivants:

Paletots en bon poul de soie, brodés et dentelés,	42	fr.
Paletots en beau poul de soie, ornés de jolis biais,	55	»
Doubles collets en beau poul de soie, dentelés et brodés, garniture simple et de bon goût,	59	»
Doubles collets en très beau poul de soie, ornés de biais, garniture nouvelle,	63	»
Doubles collets en très beau poul de soie, qualité extra, ornés de trois rangs de galon Hanovre et d'une jolie guipure frangée, garniture du meilleur goût,	90	»
La Vallière, tunique en très beau poul de soie, garnie d'un jolie volant,	98	»
Marguerite, tunique en très beau poul de soie, qualité extra, modèle nouveau, dentelée et brodée de soie, forme élégante et gracieuse,	115	»
Azula, tunique en très beau poul de soie, dentelée et brodée de soie,	125	»
Handsane, en très beau poul de soie, qualité extra, dentelée, brodée de soie et ornée d'une jolie guipure,	140	»
Céphyse, tunique en très beau poul de soie, qualité extra, forme élégante richement ornée de passementerie et d'une jolie guipure frangée,	148	»

Mais l'opération industrielle la plus importante du Louvre, est le *Drap Cyclope de C.-J. Bonnel*, fabriqué avec les plus belles soies des Cévennes, et qui est, sans contredit la plus riche et la meilleure des étoffes de soie noire.

Le drap Cyclope, ayant 150 portées de chaîne et une largeur de 65 centimètres, ne coûte que 11 fr. 75 c. le mètre, tandis que sa valeur réelle est de 17 francs.

En outre du drap Cyclope, le Paris-Louvre a été transformé et se vend au prix exceptionnel de 9 fr. 75 c. le mètre, quand sa valeur réelle est de 15 francs.

Quant aux articles de fantaisie, le Louvre nous a rendu le Chalys de nos mères, depuis 7 fr. 50 c. jusqu'à 8 fr. 50 c.

Et le Haïks, tissu algérien rayé, en largeur de 1 m. 20 c., depuis 8 fr. 25 c.

Il faut absolument visiter le Louvre ou lui demander sa collection d'échantillons pour se rendre compte des étoffes nouvelles. Il y a des toiles chinées à 95 c. le mètre, des mohairs anglais, de belle qualité, à 95 c., et des crêtonnes mélangées, nuance nouvelle, à 1 fr. 35 c. le mètre.

On peut donc, au Louvre, suivre les modes du jour et organiser des costumes à bon compte.

La fantaisie n'exclut pas l'économie, au contraire.

Il faut calculer aujourd'hui tout en étant prodigue, car la femme a la mission patriotique de libérer la France et de la disputer à ses ennemis. Ce n'est pas d'ailleurs une raison parce qu'une maison de couture fait payer ses toilettes et ses costumes un prix exorbitant, pour qu'elle ait le monopole du bon goût de l'élégance. Mlle Marie Bataillon a réussi dans une autre sphère d'idées et d'exigences absurdes. Elle a débuté dans un tout petit nid, *rue de Chabannais*, 14. Elle s'y est fait connaître et apprécier, et de très grandes dames n'ont pas hésité à franchir le seuil de son modeste entresol, pressentant qu'elles allaient se trouver en rapport avec une femme intelligente et fantaisiste, qui avait de l'originalité à en revendre. Cette clientèle élégante et cosmopolite s'accroissant de jour en jour, Mlle Marie Bataillon a dû songer à agrandir son installation, et elle a retrouvé un autre entresol *rue Thérèse*, n° 5, à très peu de distance de la rue de Chabannais. La rue Thérèse donne dans la rue Ste-Anne, d'un côté, et aboutit au sens opposé à la butte des Moulins, quand il y avait une butte. C'est l'ancien quartier élégant du vieux Paris, du temps de Charles IX et de Henri III. Ne croyez pas que Mlle Marie Bataillon ait choisi un entresol princier. La violette reste toujours violette. C'est plus grand, plus aéré, mais c'est modeste et coquet tout à la fois. Qu'aucune cliente de Mlle Marie Bataillon ne s'épouvante et ne s'effarouche de cette nouvelle installation, car ce n'est certes pas elle qui la paiera.

L'entresol de la rue Thérèse, n° 5, est la simplicité même, et pourtant Mlle Bataillon va y faire épanouir des costumes printaniers d'une forme inédite et charmante. Le costume court reste définitivement le costume de toilette à pied, de voyage, de bain de mer et de saison thermale. La jupe longue conserve ses prérogatives élégantes de toilette de salon et de toilette de réception. Il serait vraiment impossible de descendre de

chemin de fer avec une jupe flottante et de balayer la terrasse de Dieppe et les plages de sable de Royan et de Trouville avec une jupe à traîne. Cela s'est vu, avant que le costume ne fût accepté, mais pas une femme ne veut y revenir. On portera pour la saison des eaux des costumes en faille et velours pour toilette habillée, des costumes de cachemire noir brodés, des costumes de laine bège, également brodés teinte sur teinte, des costumes de foulard Pompadour encadrés et garnis de ruches de foulard uni et de nœuds de taffetas, des tuniques en crêpe de Chine, sur jupon de faille ou de taffetas. La saison printanière n'en est qu'à ses débuts. Il faut attendre. Les premières toilettes d'avril se produisent en teintes foncées.

Nous arriverons graduellement au rose, au bleu, au vert et au mauve.

Citons tout d'abord un costume en velours Chambertin sur jupon de faille de même nuance relevé en pouff sur les côtés et par derrière. Le corsage en velours, à gilet et à basques Louis XV par devant, se continue par derrière en jupe à traîne pour le salon et se relève avec des fourragères et des boutons pour la promenade au bois, en faisant sur la jupe de faille un second pouff à gros plis crevés. La garniture du jupon de faille consiste en des plis éventails faisant volant. Les manches à l'orientale, en velours Chambertin, dégagent une manche ajustée en faille.

C'est presque une toilette d'hiver que nous vous présentons. Hélas !... les boutades capricieuses du chevalier Printemps nous y obligent. D'ailleurs, le costume mi-faille, mi-velours n'est pas à dédaigner. En voyage et au bord de la mer il rendra de très utiles services.

Puis c'est un costume en faille noire, avec première jupe garnie d'un haut volant disposé en tuyaux d'orgues se rabattant en envers de lilas très pâle. La seconde jupe, en faille noire, bordée d'un ruché en taffetas lilas découpé et d'une frange noire très riche, avec pendeloques de jais, se relevait sur les côtés et par derrière en revers Louis XV de soie lilas. Le corsage postillon était dans ce même style de basques et revers Louis XV, tout orné de malines.

Deux autres toilettes du temps de Louis XIV méritent également notre attention : l'une Scudéry, l'autre Philinte, toutes deux de la même époque. La toilette Scudéry est vert réséda et feuille de rose. La première jupe est vert réséda, ornée de ruches roses, de nœuds roses et de dentelle malines blanche mélangée avec de la dentelle rose. Ce serait bien prétentieux si ce n'était poudré et charmant. Le corsage à pointe, Anne d'Autriche, avec flots de ruban rose s'étale

en traîne de cour derrière, doublée de soie rose.

La toilette Philinte est plus sérieuse, nuance lavande et gris bleu, avec malines. La première jupe est lavande, ornementée de ruches bleues et de nœuds bleus. La seconde jupe fait paniers enrubannés. C'est du décor qu'on ne peut pas décrire. Mlle Marie Bataillon copie les vieux portraits qu'elle rajeunit au goût du jour. Et pour une très jolie femme, que nous ne voulons pas nommer, qui raffolait de Marie-Antoinette, comme l'Impératrice Eugénie en raffolait, elle fait un costume Marie-Antoinette d'une vérité typique et parfaite.

Aujourd'hui on ne s'habille plus, on se costume.

Les rubans ont beau jeu. Ils sont dans toute leur gloire industrielle. Il y a bien longtemps qu'on en a autant porté. Ruban par-ci, ruban par-là!... On en veut partout, depuis les pieds jusqu'à la tête. Est-ce la Glaneuse qui s'en plaindra?... Vraiment non.

Elle a fait éditer les plus beaux rubans Pompadour chinés et brochés qui existent, ainsi qu'une collection multiple et variée, en nuances nouvelles, de rubans de faille et de taffetas. Nous vous avons dit sur notre palette rose les nuances les plus nouvelles dans notre dernier *Courrier des Modes du Jour*. Consultez-le pour vous en souvenir.

Le ruban chiné Pompadour est coloré de bouquets de roses du roi, de marguerites lilas, de clochettes bleuâtres, de ne-m'oubliez-pas, bleu d'azur. Il est doux et charmant. On dirait d'un véritable pastel et d'une étude de fleurs de Redouté et de Mme Pauline de Girardin.

Le ruban broché Pompadour est illustré de bouquets de fleurs de jardin, avec semis de petites fleurettes séparant chaque bouquet.

Rappelons aussi le ruban brésilien en l'honneur de Sa Majesté l'Impératrice du Brésil;

La Ceinture Romaine, qui en est à sa dixième édition, et dont le succès ne s'épuise pas;

La Ceinture Scudéry en nuances chinées tendres et effacées;

La Ceinture Christiane en faille de nuance nouvelle;

Et l'écharpe de crêpe de Chine s'attachant en larges coques souples et tombantes, soit sur le côté, soit en pouff par derrière.

Le crêpe de Chine fait toujours prime d'élégance. La Glaneuse prend à l'Union des Indes ses teintes les plus à la mode pour reproduire le fichu Marie-Antoinette frangé s'attachant derrière, et le fichu Breton carré.

Les rabats Louis XIII et Louis XIV se font aussi en crêpe de Chine avec dentelle de malines et de valenciennes.

La malines et le ruban de taffetas font actualité et nouveauté.

Mentionnons encore le jabot Louis XV en taffetas rose, bleu, lilas ou vert, avec coquille de malines.

La lingerie luxueuse de la Glaneuse est des plus seyantes et des plus coquettes. Dans l'intérieur des manches on met de grands plissés de mousseline qui font poudre sur le bras.

Les bonnets Charlotte Corday, perchés sur le sommet de la tête, et les nœuds alsaciens plaisent beaucoup aux jeunes et jolies femmes.

Pour la saison des eaux, on portera sur les chapeaux ronds le voile écharpe s'attachant derrière et la mantille espagnole.

Tels sont les décrets de la Glaneuse pour cette première quinzaine d'avril. Quand la mode saura définitivement ce qu'elle veut, la Glaneuse moissonnera tous ses épis industriels. En attendant, demandez-lui une garniture de nœuds Louis XV ou une garniture ruchée à la vieille, en ruban de telle ou telle nuance, en lui désignant votre nom et votre adresse, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, et vous recevrez immédiatement l'une et l'autre.

Parlons des chapeaux printaniers qui sont seyants et charmants quand on sait les choisir.

En voici de bien fantaisistes et de bien jolis, dus au talent de *Mlle de Bongars*, qui fait épanouir de véritables fleurs de bon goût dans son petit nid de la rue d'Antin, n° 1.

..

C'est un chapeau *Watteau*, en paille de riz blanche avec bord de trois biais de faille vert d'eau et intérieur ruché en tulle illusion. Autour de la passe, large torsade de faille vert d'eau se nouant derrière en gros nœud Louis XV. Sur la calotte s'épanouit une guirlande de jacinthes blanches doubles, avec feuillage ombré, d'une vérité parfaite, et s'élevant de côté en aigrette. Ces jacinthes sont signées *Pezet*. On vient de les cueillir. Brides de faille en biais.

..

Un chapeau rond *Cavalier* en paille blanche anglaise, avec bord incliné devant et derrière, doublé de faille noire et pensée et relevé de chaque côté. Autour de la passe, par devant, il y a cinq bouquets de violettes de deux sous, avec leurs tiges et leur feuillage distancés l'un de l'autre, se cachant sous une barbe de dentelle noire qui se réunit derrière en deux pans écharpe attachés

par deux nœuds cravates de ruban pensée. Sur l'une des écharpes petit bouquet de violettes.

Un chapeau *Fontanges*, en paille de riz, avec bord relevé et bouillonné de faille mauve. Autour de la calotte s'enroule une torsade de faille mauve, et sur la calotte très élevée s'épanouit une guirlande de violettes de Parme doubles, très souples, retombant en deux traînes derrière et faisant de côté aigrette de violettes et de ruban mauve. Par derrière flots de ruban mauve. Brides de ruban mauve.

Un chapeau rond *Béarnais*, en paille marron avec bord relevé garni de biais marron et de biais bleus en gaze gaufrée. Autour de la calotte biais marron et bleu en gaze gaufrée. Par derrière deux draperies bouillonnées bl u et marron se nouant en pans écharpe et attachant deux plumes d'autruche, l'une grise (naturelle) et l'autre bleue, avec aigrette de ruban bleu et marron.

Un chapeau rond *Lancet*, avec large bord relevé doublé de taffetas bleu pâle. Autour de la calotte large biais de faille bleue s'enroulant en torsade, avec demi-couronne de boutons de marguerites des prés. Sur la calotte, un peu basse, deux larges coques en biais de faille bleu pâle, et une aigrette de pâquerettes des prés.

Un chapeau *Matelot*, en paille marron, avec bord relevé, ruché dans l'intérieur de ruban marron. Autour de la calotte couronne de coques de ruban n° 9. Par derrière, large cocarde de ruban marron s'épanchant en longs pans et gros bouquet de coquelicots épanouis.

Les costumes qui vont avoir le plus de vogue pour la saison d'été sont les costumes en foulard imprimé et en foulard uni.

L'*Union des Indes*, qui lance toujours la nouveauté élégante et fantaisiste, offre aux jolies voyageuses une étoffe exceptionnelle comme bon marché, très solide et aussi forte que de la toile, pour toilettes de bains de mer et de villes d'eaux. C'est le *Swatow de Chine* tissé avec de l'écorce d'arbre.

Si nous en disions le prix, on ne voudrait pas y croire. C'est une vraie surprise pour nos lectrices. Cette étoffe tissée en écorce d'arbre est donc unique. Nous nous souvenons, il y a quelques années, avoir reçu de Mme la comtesse de Nothbeck,

dont le mari était consul de Russie à New-York, un mouchoir tissé et brodé avec des fils d'ananas. C'était une merveille que j'ai gardé comme souvenir de l'aimable femme qui me l'avait envoyé, et comme une œuvre artistique.

Le *Swatow de Chine*, qui n'est ni soie, ni toile, ni coton, m'a rappelé ce mouchoir en fils d'ananas, qui n'est ni en toile, ni en batiste.

En outre du *Swatow de Chine*, qui fait haute nouveauté, il y a le foulard Bénarès en deux teintes seulement, noir et écru, espèce de gros drap de foulard, ne se chiffonnant pas, et en largeur de 80 centimètres. En nuance écru, le foulard *Bénarès* est très brillant. Il reproduira de très élégants costumes ornés de biais de même tissu et de guipure de soie de même teinte.

Le *Tussore* de l'Inde, étoffe inusable, en nuance nature le écru, conserve aussi toute sa prépondérance pour les toilettes de campagne. On brode les costumes de Tussore. On les borde d'effilé assorti ou de guipure écru.

Les foulards Pompadour pour tunique Louis XV font prime. Mais il faut avoir beaucoup de distinction et de jeunesse pour les porter. Tout ce qui attire l'œil doit résister à l'analyse et à la critique. Le foulard Pompadour à larges bouquets, colorés de roses et d'œillets, grossit une femme quand elle n'est pas svelte et élancée. Les grandes femmes feront très bien d'adapter ce genre de tuniques sur des jupons de nuance unie, garnis de falbalas, de volants et de ruches.

Les foulards printaniers, avec semis de petites fleurettes, conviennent aux jeunes filles, et les foulards unis aux personnes qui aiment la simplicité économique et élégante. Une robe de foulard, uni ne date pas, et peut se porter plusieurs saisons.

Les nouveaux foulards unis de l'*Union des Indes* sont, en 90 centimètres de largeur, de nuance marron doré, tête de nègre, loutre, marine, vert bouteille, bleu marine, gris argent, gris russe bleu de France, bleu de ciel, lilas, pensée, lavande, noisette, etc.

Il nous est impossible d'énumérer toutes les nuances. Il en est de même du crêpe de Chine, qui se reproduit en plus de cinquante nuances nouvelles, telles que vapeur, écru, Nil, lavande, lilas, bleu rose, mauve, gris mode, gris perle, gris tourterelle, gris poussière, rose thé (la nuance des jolies femmes). On portera beaucoup de gris et d'écru.

N'oublions pas le *Crépon de l'Inde*, qui serait le rival du crêpe de Chine, si ces deux tissus n'avaient pas chacun leur supériorité industrielle.

Demandez à l'*Union des Indes* sa collection d'échantillons de foulards, qu'elle vous enverra franco

et avec le prix de chaque foulard, en lui donnant exactement votre adresse, 1, *rue Auber, en face du nouvel Opéra.*

Tous ces falbalas et ces ruchés Louis XV réclament des paniers *ad hoc*. Si la crinoline est supprimée, en revanche la tournure se gonfle et s'accroît de plus en plus. Il n'y a que la robe Princesse qui se cambre et s'allonge en modelant la taille. Il faut donc se juponner en raison de ses toilettes et de ses costumes. C'est ce que Mmes Maurin et Joiron comprennent avec tact et intelligence. Elles ont pris le sceptre du *Jupon Empire* des mains de la maison Bienvenu, mais elles ne conseillent pas à leurs belles clientes de porter indifféremment le jupon Empire avec toutes les toilettes du jour. Elles donnent à celles-ci la tournure *Pompadour*, à d'autres les paniers *Marie-Antoinette*. Il y en a pour toutes les tailles et pour tous les costumes. Mmes Maurin et Joiron savent d'autant mieux juponner les femmes qu'elles sont d'excellentes faiseuses et qu'elles improvisent des toilettes d'une distinction parfaite. Elles sont toutes deux élèves de Mme Roger et ont fait leur stage d'élégance dans cette première maison de couture. Il est donc bien rare qu'en allant commander un jupon ou une tournure, 24, *rue du 4 Septembre, au coin de la rue de la Michaudière*, on ne choisisse pas une robe, une tunique, un dolman ou un costume complet.

Quand donc effacera-t-on ce nom fatal du 4 Septembre, pour donner à cette grande artère de Paris le nom qui lui convient et qu'elle pourra conserver toujours, *Rue du nouvel Opéra*? Sans le 4 Septembre, nous n'aurions pas eu la Commune, et la France serait restée la France.

Le Jupon-Empire-Bienvenu a été transformé par Mmes Maurin et Joiron, qui l'ont assimilé aux toilettes du jour. Il est dépourvu de tout acier par devant, pour mieux s'entendre avec les robes à tablier, et par derrière il se gonfle en tournure quand on le désire, ou s'allonge en biais selon la toilette qu'on porte.

Les modes changent et se transforment de saison en saison, tandis que la Ceinture Régente de Mmes de Vertus Sœurs reste la même, parce qu'elle est l'expression de la nature même. Quelle que soit la forme des corsages, les lignes de la statuairie ne varient pas. Le point important était d'enlever la cuirasse de coutil bardée d'acier que les femmes portaient en guise de corset et de leur faire apprécier et adopter une mignonne petite ceinture, qui eût toutes les attributions du corset sans en avoir les inconvénients nuisibles et dangereux. C'est en modelant la terre glaise et en pétrissant d'adorables petites statuettes que

Mmes de Vertus Sœurs ont trouvé la Ceinture Régente au bout de leurs ciseaux de statuairie. Ce fut toute une révolution dans le monde et un véritable coup d'Etat hygiénique. Aujourd'hui, qui songe au corset et qui prononce même ce nom démodé?... Personne. On ne connaît que la *Ceinture Régente*. Toutes les femmes en veulent et elles ont raison. Les personnes fortes sont finement modelées et deviennent élégantes, les femmes délicates s'épanouissent radieusement sans qu'aucun obstacle n'arrête leur éclosion. Aussi l'Académie de médecine ordonne-t-elle la Ceinture Régente comme un tuteur intelligent sur lequel la taille se repose et s'appuie, sans être comprimée, car elle dégage la poitrine et les hanches et se contente de cambrer, d'assouplir et d'arrondir la taille. Il suffit d'adresser à Mmes de Vertus Sœurs, 27, rue de la Chaussée-d'Antin, des mesures exactes prises en étant habillée, pour recevoir une Ceinture irréprochable, soit en satin, en poul de soie, en moire ou en coutil. Ces mesures sont: *tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du busc, longueur de la taille sous le bras.*

Toutes ces nuances douces, délicates et presque effacées, qui nous reportent au temps de Mlle de Scudéry, des Lancret et des Watteau, sont un grand écueil de beauté pour le coloris et pour le teint. Il faut être rose et blanche. Rien n'est plus facile, me dira-t-on. Il ne s'agit que d'ouvrir la *Boîte de Jouvence*. Sans doute. Mais beaucoup de personnes hésitent à mettre du blanc et du rouge et à se servir de fards, et préfèrent avoir une fraîcheur naturelle. Qu'à cela ne tienne. Elles peuvent l'obtenir avec le *Lait Antéphélique de Candès*, dont les principes camphrés et thérapeutiques sont pour la peau un véritable engrais et en même temps un vernis éclatant. Le Lait Antéphélique, qui fait disparaître toutes les rugosités de la peau, enlève les taches de rousseur, la couperose et les marques de grossesse. Rien ne lui résiste. La peau affectée de taches roussâtres s'écaille peu à peu et redevient lisse, souple, satinée, rose et blanche, quand sa première enveloppe est tombée. C'est une véritable métamorphose. Il est donc évident que le Lait Antéphélique employé comme eau de toilette, sans qu'on ait aucune tache de rousseur à faire disparaître, donne au teint une véritable fraîcheur et un coloris purpurin.

Le Lait Antéphélique se trouve au dépôt général chez *Candès, 26, boulevard Saint-Denis.*

Une parfumerie extra-fine et naturelle est à la beauté de la femme ce que le parfum est à la fleur. Elle la poétise et lui donne un charme indicible. Le cabinet de toilette d'une jolie femme

révèle ses goûts et ses sentiments, car, dans cet officine de coquetterie, elle réunit tous les cosmétiques, tous les parfums et toutes les eaux de toilette qui doivent la conserver jeune et belle. Les natures nerveuses et délicates choisissent la parfumerie aux *Violettes d'Italie*, dont la senteur rafraichissante et hygiénique tout à la fois procure un bien-être indéfinissable. La maison Violet a fait de cette parfumerie à la violette une spécialité des plus élégantes et des plus appréciées. Plus d'une femme blonde s'est identifiée avec la violette et est devenue violette.

Quant aux autres parfums exclusifs à la maison Violet, ils comprennent :

Le Savon royal de Thridace, aux sucs de laitue, médaillé à toutes les Expositions de Paris et de Londres.

La Rosée des Abeilles, récoltée dès l'aurore par la reine des abeilles dans le calice des fleurs.

La Crème de beauté, remplaçant le cold cream et les fards, de deux teintes différentes pour le jour et la lumière.

L'Eau de Beauté (la rivale de l'eau de Jouvence) donnant au visage un éclat tout juvénile.

La Crème Pompadour effaçant les rides et donnant au teint le coloris purpurin de la rose de Bengale.

L'Eau de toilette du Jockey-Club, dédiée à la fashion masculine et féminine.

Les Brises de Mai, bouquet printanier pour le mouchoir.

Le parfum des Brises de France, dédié à l'Impératrice de toutes les Russies.

Les Gouttes de Violettes d'Italie (souvenir des violettes blondes qui disparaissent).

La poudre et l'élixir dentifrice pour les soins de la bouche.

La Pommade de Duchesse, à la vanille blanche ou parfumée à toutes les fleurs.

Il nous est impossible d'énumérer tous les articles de parfumerie de la maison Violet ; mais nos lectrices peuvent lui demander son catalogue, boulevard des Capucines, rue Scribe (rotonde du Grand-Hôtel), ou 317, rue Saint-Denis. Mais quelle que soit l'installation de la maison Violet, soit dans son magasin de vente élégante et luxueuse ou dans sa maison de commission et de gros, les prix sont toujours les mêmes.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

Cette quinzaine nous a donné peu ou point de nouveautés saillantes, si ce n'est un opéra de la

jeunesse de Weber, au Théâtre-Lyrique, et la réapparition de Frédérick-Lemaître à l'Ambigu.

L'opéra s'appelle *Sylvana*. Son existence est un roman aussi intéressant que la pièce.

Weber l'écrivit à l'âge de quinze ans ; ce fut une révélation à cet âge, mais il n'osa pas le produire et l'oublia dans un coin, même lorsque son nom fut devenu célèbre. Dix ans après, il devint amoureux d'une artiste dont le principal talent était la mimique, bien qu'elle fût engagée comme chanteuse. Elle lui demandait sans cesse de faire pour elle un rôle qui la mit en lumière et pût lui valoir un succès éclatant.

Il n'avait rien, ni en portefeuille ni sur le chantier, pour contenter son adorée, et se désolait de ne pouvoir la satisfaire, lui qui l'aimait si tendrement. Un jour qu'elle le boudait, le souvenir de la *Fille des Bois*, — cela s'appelait ainsi alors, — lui arriva comme une révélation.

— Ah ! s'écria-t-il, je suis sauvé !

Il reprit la partition, la revit, la changea, la rebaptisa, y intercala un personnage muet et remit son œuvre à Caroline Brandt. Elle fut jouée avec un grand succès, et peu après la jeune fille, ravie de son triomphe, consentit à lui donner sa main. Ce ne fut pas pour longtemps, hélas ! la mort les sépara bien vite. C'était pour les réunir à jamais là-haut, sans doute.

Sylvana est un ravissant opéra comique. Les airs sont courts et pleins de charme. Très probablement Weber en a rajouté de nouveaux à ceux de sa première composition. Le libretto est assez faible, mais il est suffisant ; il est tout à fait dans la donnée allemande. On pourrait peut-être lui appliquer cette sentence :

« Ce qui n'est pas bon à être dit, on le chante. »

N'importe, on ne lui en demande pas davantage. Il faut aller l'entendre. L'exécution n'est pas tout à fait du premier ordre, mais elle est *suffisante*, comme le poème et ne dépare pas cette délicate musique. C'est beaucoup. Nous n'exigeons pas la perfection des Italiens, dont l'ensemble s'améliore de plus en plus. Point de nouveautés cependant, des reprises ; mais quelles reprises ! Des chefs-d'œuvre. Aussi le monde revient de plus en plus ; bientôt nous retrouverons ce beau théâtre au niveau de ses jours les plus brillants.

Les artistes font souvent, presque toujours, le succès des pièces. Si bonnes qu'elles soient, elles ont besoin d'être bien jouées et ne se portent pas toutes seules. Ainsi, l'Ambigu vient de représenter *le Portier du numéro 15*, par M. Beauvallet, dont la donnée n'est peut-être pas bien nouvelle. Tout Paris voudra voir ce drame cependant, parce que Frédérick-Lemaître y tient le principal rôle

et que ce rôle est complètement dans ses moyens actuels.

Sa physionomie, son jeu muet sont toujours admirables. Sa voix lui fait défaut parfois; quelque fois aussi il retrouve des accents qui font frémir toute la salle. Il représente un gentilhomme ruiné, déchu, réduit à tirer le cordon, et dont la fille l'a abandonné pour se jeter dans le désordre. Il élève sa petite-fille qu'il arrache aux mauvais conseils de sa mère et des intrigants qui l'entourent. Un héritage inattendu lui rend sa position; alors il marie la pauvre enfant avec celui qu'elle aime, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ces péripéties fournissent au grand comédien des mouvements superbes; lui seul peut encore émouvoir le public à ce point, même lorsqu'on a tant de peine à l'entendre.

Cette pièce a des tendances très morales; j'en dirai autant de celle du Théâtre-Cluny, *les Chevaliers de l'honneur*, et de celle du Château-d'Eau, *les Bonnes filles*.

La première est de M. Ch. Garrand; elle est intéressante, honnête et bien écrite. Malheureusement on ne suivra guère l'exemple des héros qui sont réellement les *chevaliers de l'honneur*. L'un a aimé une jeune fille; il a dû la quitter, pour un voyage indispensable, pendant plusieurs années. Un rival intercepte leur correspondance, pas une seule lettre ne leur arrive. La jeune fille se croit oubliée, dédaignée même, et quand il revient, il la trouve mariée à un de ces hommes qu'on ne peut songer à tromper, si l'on a du cœur. Cet homme possède une grande fortune. En cherchant dans des papiers de famille, il découvre que cette fortune a été mal acquise par son grand-père; aussitôt il la restitue sans hésitation. Lui et sa femme se mettent courageusement à travailler; ils ont des talents, ils les utilisent en gagnant noblement leur vie. Que peut faire l'amoureux en face de tant de vertu? Il respecte cette union et repart avec ses regrets. Il est encore aimé probablement, il se reprocherait comme un crime d'abuser de cette tendresse; lui aussi est un *chevalier de l'honneur*.

Les Bonnes filles continuent leur succès. Tailade, je crois vous l'avoir dit, y est excellent. L'auteur, M. Manuel, a aussi flétri le vice, dans cette œuvre. Il nous montre un jeune homme honnête d'abord, ruiné, entraîné au déshonneur par une de ces *bonnes filles*, dont un certain monde et une certaine littérature prônent tant les prouesses. Sauvé par son père, il revient au bercail et reconnaît ses erreurs. Puissent tous les égarés s'amender ainsi!

Il ne m'est accordé que très peu d'espace, je ne

puis donc causer plus longtemps avec vous, mesdames. Que vous dirai-je d'ailleurs?

Mlle Schneider est rentrée aux Variétés. Cela m'est bien égal.

Les Bouffes ont joué *la Timbale d'argent*. Je n'irai pas la voir. Après cela, je ne sais rien de nouveau, si ce n'est qu'on va donner *Nany* à la Comédie-Française et que nous en parlerons.

Comtesse DASH.

MACHINES A COUDRE DE FAMILLE

LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu; et 49, boulevard Magenta
(vis-à-vis la fontaine Molière.)

La *Silencieuse* ferait beaucoup de bruit en ce moment si elle n'était *silencieuse* dans toute l'acception du mot, car elle est occupée à confectionner de très luxueux trousseaux de mariage et à édifier toutes les nouveautés de la saison printanière. Il est impossible de travailler avec plus de promptitude et plus de régularité, sans qu'on soit obligé de lui tracer l'ouvrage d'avance, comme il faut le faire pour les autres machines à coudre. La *Silencieuse* trace ses ourlets et les coud en même temps: c'est un avantage immense comme économie de temps. Le travail manuel se trouve donc entièrement supprimé, puisque la *Silencieuse* se contente de ses guides, qui sont autant de travailleurs intelligents et expérimentés. Il y a pour ainsi dire un chef d'atelier: le *régulateur des points*, au moyen duquel on retrouve instantanément, d'une manière sûre et infaillible, la grandeur du point désignée par chiffres. La *Silencieuse* a donc à ses ordres une légion d'ouvriers infatigables, tels que les guides à *rouler*, à *froncer*, à *plisser*, à *broder*, à *soutacher*, à *ouater*, à *ganser*, à *garnir*, à faire les *coutures rabattues* et à *poser les garnitures*.

Un nouveau guide pour la dentelle en ourlant; un autre dirige le travail sans tenir l'ouvrage; un troisième guide se charge des biais de satin.

Aucune autre machine à coudre n'est aussi bien agencée ni aussi compliquée que la *Silencieuse*, qui ne coûte que 225 francs, et que la maison *Pollack, Schmidt et Co* garantit pendant cinq ans. Mais il faut que la *Silencieuse* soit signée des seuls inventeurs qui aient le droit de la produire, et qu'elle ne prenne pas le titre de *Silencieuse* pour faire croire à une identité qu'elle ne possède pas. Le succès européen de la *Silencieuse*, depuis l'*Exposition universelle*, a amené contre elle toutes les machines à coudre qui ont usurpé le titre de

Silencieuse, par ce temps de République que nous passons, comme si le titre d'une industrie n'était pas sa fortune et sa gloire. La seule *Silencieuse*, l'unique *Silencieuse*, la véritable *Silencieuse*, la vraie *Silencieuse*, que nous réunirons toutes dans le même dossier, et que nous désignerons toutes sous le nom de *fausses Silencieuses*.

Il n'y a donc qu'une seule machine à coudre de famille qui ait le droit de s'appeler la *Silencieuse*, c'est celle de MM. Pollack, Schmidt et C^e, dirigée à Paris, 30, rue Richelieu, en face de la fontaine Molière, par M. Léon Poullien, ingénieur-mécanicien. Retenez bien que le magasin de la *Silencieuse* est vis-à-vis la fontaine Molière, et non pas à côté; sans quoi vous pourriez vous tromper de porte et prendre une mauvaise machine pour une bonne. Il est évident que toutes les machines parasites qui se vendent sous le nom de *Silencieuses* ne sont pas signées Pollack, Schmidt et C^e. C'est cette signature qu'il faut encore examiner et exiger.

Il y a encore une machine de voyage à navette circulaire, travaillant à grande vitesse, avec piqure des deux côtés de l'étoffe, ourlant, soutachant, bordant (garantie trois ans), au prix de 150 francs.

La machine de famille la *Silencieuse* se propage de plus en plus. Il arrivera un moment où toute installation importante, soit luxueuse, soit industrielle, aura sa machine à coudre et ne pourra pas s'en passer. Elle fera parti de la maison, de la famille. Les jeunes filles seront initiées de bonne heure à son travail régulier et harmonieux, et elles feront marcher la *Silencieuse* en s'amusant, tout en accomplissant des travaux gigantesques qui les feront penser aux bonnes fées des contes de Perrault.

Si nous étions ministre de l'instruction publique au lieu de gouverner tout simplement la *Gazette Rose*, nous décréterions que la machine la *Silencieuse* fût obligatoire dans tous les couvents, les institutions, les pensionnats et dans les ouvrages de jeunes filles. Ce qui est une difficulté à un certain âge ne serait qu'une distraction enfantine. On apprendrait à travailler à la machine à coudre comme on apprend à jouer du piano, à toucher de l'orgue, à dessiner, à peindre, à danser. La machine à coudre la *Silencieuse* peut, à une heure donnée, réparer des désastres de fortune et rendre le bien-être à la maison qui l'a abritée. Elle travaille si vite et elle fait si peu de bruit qu'on peut exécuter des travaux de couture sans que nul ne s'en doute.

Que nos lectrices n'hésitent pas et qu'elles aillent tout droit rue Richelieu, n° 30, juger par elles-

mêmes de la véracité des faits que nous avançons ici.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

SOUVENIRS DE VOYAGE

(Suite)

Bagnères-de-Bigorre porte fièrement le titre de Reine des Pyrénées. Le mérite-t-elle? Oui et non. C'est un nid coquet et charmant, moins enclavé dans la montagne que *Luchon*, et qui est plutôt une petite ville qu'un village. Il y a des promenades ravissantes, des sites accidentés et pittoresques, des échappées de vues de montagnes qui font tableau; mais les Bagnérais, qui ont les allées Cottin, les allées Maintenon, le poétique vallon de Salut, le panorama grandiose des allées sinueuses de la Fontaine ferrugineuse et du Mont-Olivet, d'où le regard s'étend jusqu'à Tarbes, en passant à vol d'oiseau sur six ou huit villages, ne connaissent à Bagnères-de-Bigorre qu'une seule chose digne de leur admiration et de leur amour: ce sont les *Coustous*. Quand on a prononcé le nom de *Coustous* à Bagnères on a tout dit. Avoir une maison sur les *Coustous* est le suprême du genre et de la mode, et, dans la saison des eaux, c'est sur les *Coustous* que les élégantes font assaut de coquetterie et de toilettes. Or, tous ceux qui sont allés à Bagnères savent que les *Coustous*, qui ont la prétention d'être un boulevard, sont grands tout au plus comme les quinconces d'une ville de province; qu'ils sont enclavés dans une double rangée de jolies maisons à terrasses et qu'ils sont aussi poussiéreux que la grand'route. Tels sont les *Coustous*. On s'y réfugie l'été pour échapper aux ardeurs du soleil tropical de la montagne, parce que les arbres s'y rejoignent en arceaux de verdure. C'est déjà quelque chose: mais combien je leur préfère la route si gaie, si fleurie et si rêveuse tout à la fois du vallon de Salut, où aboutit un établissement thermal qui a la vogue pendant la saison d'été pour la vertu de ses eaux. Puis, pour cette ravissante promenade, qu'on peut également accomplir dans un second petit chemin creux, tout égayé d'aubépine, d'arbres qui se rejoignent et de prairies parsemées de larges pâquerettes blanches, de boutons-d'or, de pieds-d'alouette et de fleurs de lin d'un bleu pâle. Ce petit chemin creux est une églogue, une idylle, une pastorale. C'est du Florian; on cherche les moutons, on les trouve; mais quels bergers et quelles bergères!... On revient à la réalité. Les bergères ressemblent à des carmélites avec leur tête encapuchonnée dans un capulet de laine brune. Du

vallon de Salut on peut se rendre par d'autres sentiers creux, non moins parfumés de violettes, sur la route de Campan d'un côté, et sur la montagne du Bédât de l'autre.

Deux autres promenades nous paraissent encore mille fois plus poétiques et plus charmantes que les Coustous, sans oublier l'ascension salutaire de la Fontaine ferrugineuse ; ce sont les allées *Maintenon* et les allées *Cottin*.

Les allées Maintenon apparaissent dans toute leur beauté verdoyante quand on quitte la ville pour prendre le chemin de Campan. Ces allées sont à jamais célèbres, parce qu'elles étaient la promenade favorite de la marquise de Maintenon, alors qu'elle n'était encore que la gouvernante des Enfants de France et qu'elle accompagnait Mgr le duc du Maine, qui avait besoin de suivre un régime thermal. Quant à l'*Elysée-Cottin*, c'est une retraite ravissante, sous une ombreuse feuillée où jaillit une source des plus pures. Pour y arriver, on prend tout près de l'avenue de Salut un sentier bien battu qui monte vers la base du Bédât par le hameau de Cot-de-Ger. C'est dans ce poétique cottage que Mme Cottin s'était retirée pendant son séjour à Bagnères, et qu'elle y composa cet intéressant roman de *Mathilde*, qui nous fit verser autrefois bien des larmes, et que la génération actuelle semble avoir déjà oublié. On aperçoit encore, à l'extrémité du vallon de Salut, un très haut sommet, de forme à peu près ronde, appelé le *Monné*, auquel on arrive par des pentes très roides, mais qu'on peut contourner en suivant le chemin de l'Elysée-Cottin, et on monte successivement, de crête en crête, jusqu'au haut du pic. Là, on découvre un point de vue splendide : toute la plaine, depuis Pau jusqu'aux plus hauts plateaux des Hautes-Pyrénées ; tandis que sur les Pyrénées mêmes on croit toucher les pics d'Arbizon et du Mont-Aigu, le pic du Midi, les sapinières du col d'Aspin, le port de la Pez et le pic de Clarabide, au fond de la vallée de Louron.

Les excursions ne manquent certes pas à Bagnères, et nous en avons accompli quelques-unes dont nous garderons le souvenir. Celle du col d'Aspin, que nous avons faite avec M. et Mme Claudon, que nous avons connus à Bagnères et que nous tenons encore pour des amis charmants. Mme Claudon est non-seulement une très jolie femme, mais une très aimable femme, le type bien rare aujourd'hui de la vraie mère de famille, surtout dans l'âge de la coquetterie et des hommages. Mme Claudon est la belle-fille du général Lebreton : elle compte à peine vingt-cinq ans et elle rappelle la Charlotte de Goëthe. Sa mère, Mme la générale Lebreton, a été une beauté ac-

complie et l'est encore. Pour aller au col d'Aspin on passe par Sainte-Marie. On laisse de côté les cascades de Grippe et on s'avance sur la ferme de Puillole, où l'on déjeune et où on visite les marbrières de Campan. C'est de ces marbrières qu'on a extrait les plus belles colonnes qui décorent notre nouvel Opéra. On mange à Puillole des truites de torrent qui sont exquis, et on poursuit l'excursion jusqu'au col d'Aspin, en gravissant des sapinières qui s'étagent en gradins de verdure sombre et qui sont d'une élévation gigantesque.

Toute la flore des Pyrénées s'épanouit sur le flanc des collines et des montagnes. Des campanules d'un bleu de Sèvres velouté, évasées en gobelets, et des panaches de fleurs blanches tenant du marabout et de la plume d'autruche, dont j'ignore le nom, mais qui serviraient aux fleuristes de Paris pour poudrer tous leurs bouquets. Du sommet du col d'Aspin on a, derrière soi, la Maladetta et son grand glacier, le pic de Nethon et toutes les montagnes de Lourdes. Tout au bas de soi, le village d'Aspin et le village d'Arow ressemblent à ces jolis joujoux en bois qu'on tire de la *Maison Giroux*. Le col d'Aspin est la seule montagne accessible aux voitures, on y monte avec trois et quatre chevaux.

Nous fîmes l'excursion du Lac-Bleu avec M. le baron Brisse et M. Gaupillat, qui avait transporté sa fabrique de canons de Nantes à Tarbes. La route est très accidentée, mais très périlleuse, surplombée par la montagne, qui laisse une route très étroite au-dessus du ravin du gave de l'Adour. Nous dûmes nous arrêter au bas de la montagne qui conduit au Lac-Bleu ; les neiges n'étaient pas encore fondues et aucun passage humain n'était praticable.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE,

(La fin au prochain numéro.)

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

— Vous êtes une brave fille, Lissen, dit-il. Au lieu d'avoir horreur de l'état où vous m'avez vu, vous avez eu pitié de moi. De tous les conseils que l'on m'a donnés, le vôtre est le premier qui me

fasse de l'impression. Ce que vous m'avez dit cette nuit ne sera pas perdu.

Et il lui tendit la main.

Cette marque de sympathie, de déférence, amena des larmes dans les yeux de Lise. Un sourire, rayon du ciel au milieu du purgatoire, flotta sur sa bouche ; puis, prenant congé de son maître, elle se hâta de remonter près d'Armand.

A la fin de cette semaine, on annonça tout à coup que le comte de Marcellis allait voyager. Il lui fallait à tout prix un changement d'air ; ses impressions immobilisées l'écrasaient. Il partait pour l'Italie et son absence durerait deux années. Mlle de Meerbeeke dirigerait la maison et Lise élèverait l'enfant. Ce fut le docteur Serjacobs qui fit part de cet événement à Lise :

— Ni moi, ni personne n'avons l'honneur de cette idée, dit-il ; c'est une résolution instantanée : si ce sont les anges gardiens qui soufflent de pareilles inspirations, je consens à adresser chaque soir une petite prière au mien, que je néglige depuis ma première communion. Voilà ce qui s'appelle un homme sauvé !

— Quoi, vraiment ! dit la bonne d'Armand, en cachant mal son émotion, êtes vous certain que ce soit un si bon remède ?

— Ma fille, je ne sais si vous avez vu des ouvriers ensevelis sous un éboulement de sable ou écrasés sous quelque maison écroulée. Eh bien ! la douleur du comte de Marcellis est cela. Le sauvetage est chose assurée sitôt qu'un filet d'air pur aura pénétré jusqu'à lui.

Le départ du comte s'effectua comme une fuite, un matin, sans préparatifs, sans adieux, et le profond silence de la province enveloppa cette maison-tombeau dont plus un volet ne s'ouvrit du côté de la rue.

Les habitants avaient tourné leurs visages et leurs pensées du côté du soleil levant, du côté du jardin, où le petit Armand essaya bientôt ses premiers pas.

V

La femme qui soigne un enfant avec amour est inaccessible à l'ennui. C'est un souci, un labeur incessant, un enchaînement de détails, où la moindre infraction amène le désordre, où l'accomplissement de chaque minute a sa récompense. Quelle bénédiction !

Le paradis d'un jardin pour élever un ange, une fleur humaine déroulant sa corolle au milieu des fleurs radieuses ! Tout était plaisir au petit, le sable qu'il ramassait par poignées, les petits cailloux qu'il trouvait, les insectes brillant au soleil, le gazon où il se roulait ; il faisait part de ses décou-

vertes à celle qu'il adoptait pour mère comme elle l'avait adopté pour fils.

C'étaient de petits cris, des trépidations de plaisir, la main étendue vers la fleur ou l'oiseau inaccessible, tandis que l'œil naïf et profond considérait un scintillement dans la feuillée ; puis des épouvantes à propos d'une abeille ou d'un remuement de buisson, et tout le poème de l'enfance heureuse était traduit en murmures joyeux ou plaintifs, notes mélodieuses qui font le ravissement des mères.

Pendant les intervalles de fatigue, il dormait sur les genoux de Lise, et elle le contemplait avec l'admiration que lui avait inspiré le père, et elle s'enorgueillissait de voir Armand si vivace et si rose, sachant bien que, s'il ne tenait pas la vie d'elle, du moins il la lui devait.

Son œuvre de dévouement et d'amour n'avait-elle pas le droit de s'appeler sentiment maternel ? De ce sentiment, elle connaissait toutes les angoisses et les béatitudes ; les nuits sans sommeil passées à veiller à côté du berceau, les jours mémorables marqués par les diverses étapes de l'enfance.

Le plus célèbre de ces jours fut celui où Armand, s'éveillant un matin, tendit les bras vers Lise en murmurant un gazouillement, un mot, un chant, je ne sais quoi : ma... man !

Un éblouissement passa devant les yeux de la jeune fille... puis ce fut de l'effroi et de la confusion ! Se représentait-elle la noble dame à laquelle ce nom revenait de droit et dont une pauvre servante occupait la place ? Son cœur saignait-il sous une impression trop vive ?

Pour être la vraie mère de cette enfant, il avait fallu être la femme du comte Pierre, et dans cette maison Lise n'était que la servante.

L'idée de n'importe quelle usurpation était si loin de son caractère ! La rougeur couvrit son front, des larmes brillèrent dans ses yeux ?

Heureusement, personne n'avait pu entendre l'erreur commise par une bouche innocente !

Elle saisit l'enfant dans ses bras, le couvrit de baisers et de larmes ; il lui rendait ses caresses en répétant : ma... ma... ma ! Non, cela ne devait pas être !

Chaque fois qu'il recommençait les douces syllabes, instinct de toutes les langues et de tous les pays, Lise disait : pa... pa !.. Ce fut l'étude, l'émotion, la terreur d'une journée entière, et, quand elle fut parvenue à lui faire mettre ce mot à la place de l'autre, cet humble cœur sentit l'apaisement qui récompense les devoirs et les sacrifices.

Les passions exceptionnelles développent des

facultés rares et mènent à une espèce de divination. Cette fille du peuple avait compris qu'à la monotonie du désespoir de son maître, il fallait opposer le bruit, la variété des spectacles le mouvement, tout ce qui procure une guérison par surprise et par hasard.

Quant à ce qui la regardait personnellement, sans illusions, sans rêves, sans projets, elle se rendait parfaitement compte de sa situation.

En l'instituant servante d'Armand, le sort avait dit son dernier mot et lui avait octroyé une faveur miraculeuse.

La somnolence de cette maison attendant le retour du maître convenait à un mystérieux amour; car il ne s'agissait pas pour elle de traverser la vie au pas de course, afin de fuir une passion ou un regret; non; son modèle était le doux Christ qu' Ary Scheffer nous représente se reposant appuyé et presque endormi contre la croix où plus tard il sera immolé. Son horizon était un champ mélancolique, dont la moisson ne pouvait être que de tristes fleurs mêlées d'épines. Son lot était d'aimer seule... Elle le savait, elle le voulait!

Plus noble dans son humilité que celles qui essayent de vaincre le sort et dont la physiologie convulsive, l'âme bouleversée, la conscience oblitérée, portent les stigmates des luttes irritantes et inutiles, elle acceptait avec un sourire la résignation, son seul partage, le dévouement, sa seule consolation!

VI

La santé lui revint. La circulation du sang détourna la maladie. Cependant, les couleurs ne lui revinrent pas. Le saisissement causé par le mariage de Pierre devait lui laisser une pâleur éternelle, mais un peu d'embonpoint, un certain développement des formes et du cou appelèrent l'attention du docteur, qui dit en goguenardant, un jour qu'il l'admirait donnait à Armand, avec toutes sortes de jolies paroles, tour à tour la panade et le biberon:

— Histoire d'être nourricce! voilà le secret de la santé et de la beauté! La nature récompense.. J'avais bien dit à votre mère qu'il vous fallait un enfant!

Et il s'en alla en riant comme un fou, mordillant la pomme d'or de sa canne et laissant la bonne d'Armand à la fois confuse, charmé et attendrie.

Un des plus grands sentiments de la terre est la passion inspirée à une femme par l'enfant dont elle n'est pas la mère, mais qui est fils de l'homme qu'elle aime.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 1163

1. Costume en toile cretonne laine pour petit garçon de cinq ans. — Pantalon large et court Paletot-blouse attaché sur le côté par une rangée de boutons blancs, qui se répète dans une partie parallèle. Manches à revers et ceinture en pareil: le tout est bordé d'un galon blanc. Chapeau matelot en paille marron. Petites bottes en cuir jaune.

2. Toilette de petite fille de huit ans. — La première jupe, en percale rose, est courte, sans garniture; la seconde jupe, en percale rayée et blanche, est unie également, relevée des côtés et derrière. Le corsage à basques, décolleté carrément et à manches pagodes, est festonné en coton rose. Corsage de dessous en mousseline blanche doublée de rose, entouré d'un ruban rose que l'on noue derrière.

Il faut environ 2 m. pour la première jupe et 2 m. 1/2 pour le reste.

3. Pour petit garçon de trois ans. — Costume matelot en toile bleue. Pantalon large et court, avec bande noire sur les côtés. Blouse attachée sur l'épaule par des boutons noirs. Ceinture en cuir noir. Col marin en toile blanche, entourée d'une broderie anglaise. Manchettes unies. Demibottes noires.

4. Costume de première communion. — Première jupe toute plissée. Tunique princesse avec un grand ourlet, boutonée devant, du haut en bas, relevée. Manches duchesse. Col et sous-manches en plissés. Bonnet en tulle de soie, ruché au bord. Grand voile en mousseline posé à la religieuse.

5. Petite fille de six à huit ans. — Costume en foulard fond lilas à fleurs Pompadour. Une seule jupe se terminant par une guipure blanche, surmontée de lisérés verts et lilas. Le corsage décolleté forme revers devant et derrière. Les manches courtes sont bouffantes. Basques-postillon par derrière seulement. Le tout est entouré de la même garniture que la jupe. Corsage de dessous en mousseline plissée, garni en haut et en bas. Manches de valenciennes. Demibottes grises.

3 m 1/2 de foulard suffiront pour cette toilette.

6. Costume pour jeune garçon de douze ans. — Tout en petit drap gris souris. Pantalon long. Veston à basques fendues garnies de galon noir, ainsi que les revers des manches. Même garniture devant pour fermer la veste. Col montant à coins rabattus et cravate noire.

7. Toilette de fillette de douze ans. — Costume en taffetas bleu pâle. La première jupe est entourée de trois velours bleus. La seconde jupe est relevée des côtés seulement et se termine par un seul velours. Enfin, le corsage à basques postillon est ouvert en châle devant avec des revers, et les manches plates sont entourées de velours semblable. Lingerie plate en toile. Le chapeau matelot en paille est garni de faye à boucles tombantes et d'un bouquet de fleurs des champs posé tout à fait derrière.

8. Costume de petit garçon de quatre ans. — Costume en drap marron. Pantalon large serré aux genoux, orné sur les côtés d'une cordelière noire se terminant par des glands. Blouse plate et courte, fermée par des boutons noirs. Manches rondes. Sur le côté gauche, des aiguillettes en cordelière noire ornent l'épaule. Col marin et manchettes en toile.

Pour les articles non signés:

VICOMTESSE DE RENNEVILLE

Paris. — Imprimerie KUGELMANN 13, rue du Helder.